

Passa Porta Lecture 2017

Bruxelles, le 21 septembre

L'Odyssée de mes livres à travers le monde

Yu Hua

Pour traiter de ce thème qui m'a été proposé, j'ai fait le compte de toutes les langues étrangères et de tous les pays autres que la Chine dans lesquels mes œuvres ont été publiées à ce jour (à l'exception des langues des minorités nationales chinoises). J'ai recensé trente-cinq langues et trente-huit pays. Si le nombre des pays est supérieur à celui des langues, cela tient principalement à l'anglais qui est parlé à la fois en Amérique du Nord (États-Unis et Canada), en Angleterre, en Australie et en Nouvelle-Zélande, mais aussi au portugais, parlé au Brésil et au Portugal, ainsi qu'à l'arabe, langue dans laquelle mes œuvres ont été publiées séparément en Égypte et au Koweït. Mais l'inverse n'est pas moins vrai : en Espagne mes œuvres ont paru dans deux langues, l'espagnol et le catalan, et en Inde elles ont été publiées en deux langues locales, le malayalam et le tamoul.

Au moment de retracer l'odyssée de mes livres à travers le monde je m'aperçois qu'elle a impliqué à la fois la traduction, l'édition et les lecteurs. J'ai observé qu'en Chine, quand on parlait de la situation de la littérature chinoise dans le monde, on avait coutume de mettre l'accent uniquement sur la traduction. Certes celle-ci est importante, mais dès lors qu'aucune maison d'édition ne veut du texte, la traduction, si bonne soit-elle, est condamnée à

rester dans un tiroir — ou plutôt sur un disque dur, car c'est désormais de cette façon qu'on conserve les manuscrits. Ensuite il y a les lecteurs : une fois le texte paru, s'il est reçu dans l'indifférence, l'éditeur perd de l'argent et l'envie lui passe de publier encore de la littérature chinoise. En conséquence traduction, édition et lectorat constituent une triade indissoluble.

Les trois premiers pays où mes œuvres ont été publiées — c'était en 1994 — sont la France, les Pays-Bas et la Grèce. Vingt-trois ans plus tard, ce sont onze livres qui ont paru en France, contre quatre aux Pays-Bas, tandis que la Grèce en est restée à un.

En 1994 deux éditeurs français ont publié respectivement *Vivre !* et les deux longues nouvelles regroupées sous le titre *Un monde évanoui*. *Vivre !* a paru chez le plus grand éditeur français, alors que les nouvelles ont paru chez un tout petit éditeur, pour ne pas dire un éditeur familial. Quand en 1995 je me suis rendu en France pour participer au Festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo, je suis passé voir le grand éditeur à Paris et j'ai rencontré le responsable qui s'était occupé de mon livre. À l'époque j'étais en train d'écrire *Le Vendeur de sang* et je lui ai demandé s'il souhaitait publier mon prochain roman. Il a pris un drôle d'air : « Votre prochain roman sera-t-il adapté au cinéma ? » J'ai compris alors que je n'aurais aucun avenir chez eux. Ensuite je suis allé poser cette même question au petit éditeur familial : leur réponse a été très humble, ils m'ont expliqué qu'ils étaient une petite structure et qu'ils voulaient publier aussi d'autres auteurs, et donc qu'ils ne pouvaient pas se focaliser sur moi. Sur le coup j'ai pensé que la France, pour moi, c'était fichu. Et c'est à ce moment-là que la chance m'a souri. Actes Sud, un éditeur qui jouit en France d'une excellente réputation, possédait une collection de littérature chinoise pour laquelle il avait engagé comme responsable Isabelle Rabut, professeur de chinois à l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO). Elle connaissait mes œuvres. *Le Vendeur de sang* venait tout juste de paraître en Chine, dans la revue *Shouhuo (Moisson)*, elle en a fait acheter les droits sur-le-champ par Actes Sud et un peu plus d'un an après la traduction a paru. Depuis lors Actes Sud n'a pas cessé de publier mes livres. J'avais enfin trouvé mon éditeur en France.

Aux Pays-Bas De Geus, après avoir publié en 1994 *Vivre !*, a encore publié *Le Vendeur de Sang*, *Brothers* et *Le Septième Jour*. Ce qui est curieux, c'est qu'en vingt-trois ans je n'ai jamais eu la moindre relation avec De Geus. Je n'ai pas su qui était le responsable de la publication de mes livres, ni même leur traducteur. La raison en est peut-être que je n'avais pas traité directement avec eux mais par l'intermédiaire d'une agence littéraire. À y bien réfléchir, je ne connaissais d'assez près qu'un seul sinologue hollandais, Mark Leenhouts, mais ce n'est pas lui qui avait traduit mes livres. Quand je l'ai rencontré en Chine, à Changchun, en juillet de l'année dernière, il a émis le souhait que je visite les Pays-Bas lors mon prochain voyage en Europe, et nous sommes convenus que je profiterais de mon déplacement là-bas en septembre 2017. Je lui ai demandé qui était mon traducteur en néerlandais, il m'a donné un nom en souriant : Jan De Meyer. Il m'a appris que Jan De Meyer était Belge, qu'il parlait le néerlandais et habitait en France. C'est un personnage très intéressant. En avril de cette année, De Geus lui a commandé un recueil de mes nouvelles, et pour la première fois j'ai reçu une lettre de Jan De Meyer. Elle s'ouvrait sur ces mots : « Vous ne me connaissez pas, mais c'est moi qui ai traduit en néerlandais *Brothers* et *Le Septième Jour*. » Il n'en a pas dit plus long pour se présenter.

L'histoire de l'édition grecque est peut-être encore plus amusante. Il y a de cela une dizaine d'années l'éditeur grec Hestia avait décidé de publier *Vivre !*, ils avaient signé un contrat avec moi et avaient trouvé un traducteur, quand ils se sont aperçus brusquement qu'un autre éditeur, Livani, avait déjà publié en 1994 une version grecque de ce même roman. J'ignorais moi-même l'existence de cette traduction et je n'avais pas idée de qui avait pu vendre les droits à Livani. Hestia s'est retiré de l'affaire et Livani m'a envoyé quelques exemplaires du livre. Après quoi ces deux maisons m'ont oublié, et de mon côté je les ai oubliées aussi. C'est alors que je cherchais des documents pour écrire ce texte que toute cette histoire m'est revenue.

Il est très important de mettre la main sur un bon traducteur. Mes traductrices italiennes Maria Rita Masci et Nicoletta Pesaro, mon traducteur allemand Ulrich Kautz, mes traducteurs américains Andrew F. Jones et Michael Berry, mon traducteur japonais Iizuka Yutori, ma traductrice coréenne Baek Won-dam, ne se sont mis en quête d'un éditeur qu'après avoir terminé leur

traduction. Mon traducteur actuel pour l'anglais, Allan H. Barr, quand il est entré en contact avec moi par l'entremise d'Andrew F. Jones, avait déjà traduit un recueil de mes nouvelles qui n'est sorti finalement que dix ans plus tard. Les traducteurs capables comme lui de se concentrer sur leur traduction sans se soucier de savoir quand elle pourra sortir ne sont pas si nombreux, car les bons traducteurs — qui sont déjà des traducteurs célèbres ou qui le deviennent vite, et dont certains traduisent beaucoup d'auteurs différents — ne s'engagent pas en général sans garantie, et ils ne se mettent au travail qu'une fois le contrat en main. Voilà pourquoi il est plus important encore de trouver l'éditeur idoine. En France j'ai eu successivement quatre traducteurs, mais depuis 1997 mon éditeur a toujours été Actes Sud. Aux États-Unis j'ai eu aussi quatre traducteurs, mais à part mon premier livre tous ont été publiés par Random House. Avoir un éditeur attiré assure à l'écrivain une publication suivie.

Vivre ! (traduit par Michael Berry) et *Le Vendeur de sang* (traduit par Andrew F. Jones) ont été traduits en anglais dans les années 1990, mais ces œuvres ont essuyé continuellement des refus de la part des éditeurs. Un responsable de collection m'avait même écrit ceci : « Pourquoi vos personnages n'assument-ils leurs responsabilités que dans leur famille et pas dans la société ? » Prenant conscience qu'on touchait là à une différence historique et culturelle, je lui ai répondu que la Chine avait trois mille ans d'histoire et que le système féodal en perdurant avait fait disparaître l'individualité au sein de la société : l'individu n'a pas voix au chapitre dans la vie sociale, il n'a voix au chapitre que dans la vie familiale. J'ai ajouté que dans ces deux livres je m'arrêtais à la fin des années 1970 et que tout avait changé à partir des années 1990. J'ai essayé de le convaincre, mais sans succès, et j'ai continué à essuyer des refus de la part des éditeurs américains jusqu'à ce que, en 2002, je rencontre mon éditrice actuelle, LuAnn Walther, laquelle m'a aidé à prendre pied durablement chez Random House.

Trouver une maison d'édition idoine, cela revient essentiellement à trouver un éditeur qui aime vos œuvres. En Allemagne, mon premier éditeur a été Klett-Cotta. Après avoir publié à la fin des années 1990 *Vivre !* et *Le Vendeur de sang*, ils ont cessé de me publier. Je n'en ai compris la raison que quelques années plus tard : mon éditeur, Thomas Weck, était mort. Par la suite les livres sont

allés chez S. Fischer car j'ai là-bas une bonne éditrice en la personne d'Isabel Kupski. Chaque fois que je vais en Allemagne, quelle que soit la distance à parcourir, elle prend le train pour venir me voir, et souvent elle arrive le soir pour reprendre le train le lendemain aux aurores et rentrer à Francfort.

En 2010 je suis allé faire la promotion de mon dernier livre en Espagne, et à Barcelone j'ai rencontré mon éditrice Elena Ramirez. Pendant un dîner je lui ai raconté en plaisantant l'entrevue que j'avais eue avec le responsable de cette grande maison d'édition française en 1995. Alors elle a mis sa main sur sa bouche et a ouvert de grands yeux, l'air un tantinet effarée : elle avait peine à croire qu'il y eût encore au monde un éditeur comme celui-là. À cet instant j'ai eu la certitude que Seix Barral serait mon éditeur en espagnol, bien qu'il n'ait alors publié que deux livres de moi.

À présent je voudrais dire un mot de mes échanges avec les lecteurs. On me demande souvent quelles différences il y a entre les questions que posent les lecteurs chinois et celles que posent les lecteurs du reste du monde. On me le demande à l'étranger, mais aussi en Chine. Et puis un malentendu est né : on s'imagine qu'à l'étranger on me pose souvent des questions sur la société ou la politique, mais pas en Chine. En réalité les lecteurs chinois ne posent pas moins de questions sur ces sujets que les lecteurs étrangers. La littérature embrasse tout : lorsque nous lisons dans une œuvre littéraire que trois personnes arrivent dans un sens et qu'une quatrième part dans l'autre, il est déjà question de mathématiques, trois et un font quatre ; quand nous lisons qu'un morceau de sucre fond dans l'eau chaude, on touche déjà à la chimie ; quand nous lisons qu'une feuille tombe d'un arbre nous touchons déjà à la physique. Si la littérature ne peut s'abstraire des mathématiques, de la chimie et de la physique, comment pourrait-elle s'abstraire du social et de la politique ? Malgré tout la littérature, en définitive, reste la littérature. Que ce soit en Chine ou à l'étranger ce qui intéresse le plus les lecteurs, ce sont les éléments proprement littéraires tels que les personnages, les destins, l'intrigue. Dès lors qu'on parle d'un roman en soi, je trouve qu'il n'y a pas une si grande différence entre les questions que pose un lecteur étranger et celles que pose un lecteur chinois. Si différences il y a, c'est entre tel et tel lecteur. Lorsque nous, lecteurs chinois, lisons une œuvre littéraire étrangère, qu'est-ce qui nous attire ? C'est bien simple, la littérature.

Comme je l'ai déjà dit ailleurs, si la littérature renferme véritablement une force mystérieuse, c'est cette capacité à faire en sorte que les lecteurs retrouvent leurs propres impressions dans les œuvres d'écrivains qui appartiennent à des époques différentes, à des peuples différents, à des cultures différentes et à des histoires différentes.

Quand j'échange en public avec des lecteurs étrangers, la conversation prend par instants un tour plus léger. On me demande par exemple quelle différence il y a entre les débats de ce type organisés en Chine et ceux qu'on organise à l'étranger. Je réponds que nous, les Chinois, nous sommes tellement nombreux qu'en Chine il y a plus de spectateurs qui quittent la salle avant la fin du débat que de spectateurs qui viennent y participer à l'étranger. Il est encore une question qui revient fréquemment : Quelle est l'impression la plus forte que je conserve de mes rencontres avec les lecteurs ? Je réponds que c'était en 1995, la première fois que je suis sorti de mon pays pour me rendre en France. Je me trouvais au Festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo, pour une séance de dédicaces organisée sous un grand chapiteau. J'étais assis derrière une pile de mes livres traduits en français et je regardais les lecteurs aller et venir. Parfois quelqu'un prenait un des livres et y jetait un coup d'œil avant de le reposer. J'ai attendu, attendu, et finalement sont arrivés deux petits garçons. Ils avaient une feuille blanche à la main et, par l'intermédiaire de l'interprète, ils m'ont expliqué qu'ils n'avaient jamais vu de caractères chinois, est-ce que je pouvais leur en écrire deux ? C'est la première signature que j'ai donnée à l'étranger. Naturellement je n'ai pas écrit mon nom, j'ai écrit « *Zhongguo* » (Chine).

Traduit du chinois par Angel Pino & Isabelle Rabut